

Bibliothèque numérique

medic@

**Rufus, Jordanus / Molin, Jérôme (éd.).**  
**- Hippiatrique de Jordanus Ruffus**  
**calabrais mise au jour pour la**  
**première fois par Jérôme Molin,**  
**docteur en médecine de Fréjus et**  
**professeur de vétérinaire à Padoue**

1818.



Exemplaire de l'Ecole nationale vétérinaire de Maisons  
Alfort  
Adresse permanente : <http://www.biium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extalfo00042>



Hippiatique  
de Jordanus Ruffus Calabrais, mis au jour  
pour la première fois par Jérôme et Hélie  
Bardas au méridien de Trépas, et professeur de  
Vétérinaire à Padoue

a Padoue  
Dédié au Sénateur 1818.  
Professeur de l'Éditeur.

L'opuscule sur l'hippiatique qui parait aujourd'hui  
pour la première fois dans son édition, a été  
composé dans le troisième siècle par Jordanus  
Ruffus. Ces auteurs que quelques unes à tort ont  
à propos souvent confondu avec d'autres noms, ont  
évidemment dans le troisième siècle qui s'appliquent à  
l'étude de la nature. Mais en effet le premier qui  
à la Renaissance de l'Allemagne a écrit ce  
Sujet. Il est donc à flatter que cette édition  
soit une des leurs parablemme à ce qu'il a été  
évidemment de l'Allemagne. Mais on voit que  
qui s'adonnent à l'étude de la philosophie de la  
nature et de la Vétérinaire, doivent faire  
attention au parti qu'ils ont pris la plupart d'entre  
eux qui ont enrichi leurs œuvres que  
principalement qu'ils y ont puîné quoiqu'ils aient su, ou  
y ont lu, ce qu'ils ont puîné à laquelle ils croient tant  
et de laquelle connaissent. Aussi les hommes qui  
plus savent ont été jugé avec raison et avec une  
digne de paroles au grand jour. Il est d'autant  
plus à l'honneur que le titre de Jordanus, ainsi qu'un  
autre semblable ont été avec éloge pour le nom de Hippocrate  
par Esthathius Sylvaticus dans le Pandecte de  
l'Académie de l'Allemagne qu'on ne peut pas douter que l'un  
et l'autre ne renferment une infinité de préjugés  
à l'aide desquels on peut non seulement dépliquer et  
corriger les auteurs qui chez les anciens ont écrit sur la  
Vétérinaire, mais encore selon moi sur ceux  
qui ont écrit sur la même. Il y a plus  
évidemment de l'Allemagne dans l'édition de l'Allemagne  
d'où il résulte toute la science des Scolaires n'ont pas  
entière que si on se rapproche par de ce point, on  
marche à l'assaut. Dans lequel cas l'opuscule de  
l'Allemagne sur la littérature, bien qu'il y ait une connaissance



approfondie des ouvrages composés, dans lesquels par  
du auteur, dont les œuvres nous sont à peu près connues,  
nous indiquera l'origine de beaucoup de follets, pour  
n'importe qu'on trouvera dans celles de beaucoup de  
choses qui ne sont ni nous elles-mêmes inconnues, par la  
raison que plusieurs d'entre elles sont connues, comme  
peut-être celles qui appartiennent à notre auteur. Mais  
outre que tout le monde n'a pas le cœur à faire ce  
genre de partie, il n'est pas possible, il est même très  
utile d'apporter la Sainte Doctrine à la Soura?

Jordanus Ruffus. Du temps de l'empereur  
empereur des Romains qui, comme l'atteste le  
monumens historique, regna l'an 1212, jusqu'en  
1250. Quoiqu'il ait été de caractère et faire de plusieurs  
vies par la grâce de Dieu, il a été de grand  
principe tout ce qu'il a fait. D'une réputation justement  
meritede, soit par la munificence inouïe avec laquelle  
il encouragea l'art et les sciences, en établissant  
des écoles et des grammairies, et en nommant les  
braves en tout genre aux plus Saracens  
persuader. Soit en culturant lui-même les arts et les  
lettres auxquels il consacra le moment de liberté qu'  
lui laissait son Sanglant Rival avec lequel il  
se confronta. Jordanus fut donc appelle à la cour de ce  
empereur. Né dans la Calabre d'une famille de nobles  
équestres. En son enfance il montra des dispositions  
les plus douces et les plus heureuses. La nature  
pouvait l'avoir formé. Surtout pour le exercice du  
cheval dans lesquels avec le temps, il fut des plus  
grands rois, que soit pour dompter et gouverner le  
cheval, soit pour le guérir, il n'eût point d'égal.  
Ainsi sa réputation s'étendit-elle au loin, et l'empereur  
à qui elle parvint l'appela auprès de lui pour le  
mettre à sa tête de sa cour. Jordanus se conduisit  
dans cette place de manière à mériter les plus  
grands éloges. Pour tout atèle du public il  
composa un recueil de observations partis fastes  
et sur les maladies des chevaux et subies différentes  
manières de les traiter, recueil qu'il intitula: De  
medicina equorum, De la medicina des chevaux. Il  
fut conservé dans la collection de l'illustre Catalogne  
Siut il chevalier et constitua une dignité? C'est en  
un problème, quelque uns en égard à la latinité

moien âge, pensent que le nom Miles Soldat,  
a la même signification qu'Eques Chevalier.  
En effet dans les traductions grecques qui ne  
sont pas très anciennes, il est nommé strenuus,  
equus magnificus, digimus, honorandus, et dans  
une traduction française du Docteur Labbe, ce  
seraient le nomme Choraleur. Néanmoins l'auteur  
peut qu'il fut enrobé et latine illustre choraleur  
Joseph Saverre de Turin a ce qui j'ai eu  
occasion de parler du manuscrit latin de Ruffus  
qui existe dans la bibliothèque royale de Sa  
majesté, ou me communiquant sa observation sur  
cet auteur, m'ajouta que dans le manuscrit  
manuscrit latin - on trouve le mot Choraleur qui a  
la même signification que conducteur et maître  
des choristes. D'après ce rapport aussi que celui  
que l'on nomme Mr. St. Emilianus Marostallus, Lord  
of Neemia, est l'ame que les Latins appellent  
Amigerum Lensis, ou que les Latins appellent  
aujourd'hui Soudiere, et que Ruffus étoit à la  
tête. De réuier impériale occupoit une place très  
honorables dans la cour du bon empereur. Mais  
point de doute que Jordanus ne fut de l'ordre  
équestre. Toutefois il eut aussi que l'empereur  
qui le traitoit avec le plus grande familiarité, ne  
désaiguoit pas de l'appeler sa signature au  
bas de son testament : « Moi Jordanus Ruffus  
grand Justicier estoit Calabro grecus et Malchus  
de l'empereur, j'avois pris en ce testament et l'ai  
signé ». Néanmoins ici que le nom Magnum  
Justicarius Grand Justicier, signifie une Dignité  
particulière. Voici l'explication qu'en donne  
Du Range Justicarius, Justicier, comme qui dirait un  
officier capable par les forces, a ce pourvoir de l'ordre  
et de la justice.

Personne ne doute que Ruffus n'eût composé son  
ouvrage après la mort de S. Emilia comme le prouvent  
ces mots qui s'y lisent à la tête : Autrefois gardien  
et Serviteur de l'empereur S. Emilia. Quel que soit  
ce nom que l'on attribue à S. Emilia même, on voit  
qu'il n'a fait qu'ajouter notre auteur à ses considérations  
l'attestant. D'autant à la fin de son livre : « Cependant  
S. Emilia lui-même éditeur à l'impression de son ouvrage  
qui le compose tout seul. Sur les Sciences naturelles il a  
composé un livre sur la nature des oiseaux, et l'autre

la manière de les élire, pourra évidemment démontrer que ce caractère donne à l'étude de la philosophie, que ce fut autant pour satisfaire aux besoins de la place, que pour obéir aux ordres de l'empereur. En effet, l'empereur s'avoit entièrement reposé sur lui. Il s'avoit porté à leur devoir d'être à la perfection tout le temps de sa vie. Dans cette école de Salerne, qui si elle ne doit pas son origine toute entière à l'Arabie, comme il l'a pensé quelque auteur, est certainement redouable de sa célébrité aux Arabes qui avoient pu avoir appris toutes les arts et les sciences, lui enseignées aussi à soigner les animaux. Beaucoup comme l'ont toujours été les Arabes et les chérax. Etant la plus grande partie de l'art militaire qu'ont eu douter que ce peuple n'ait étudié à fond l'art de la guerre et de la médecine pour ces animaux. Si utiles? En effet. Depuis le septième siècle est l'ère chrétienne, ou le premier de l'église, époque à laquelle cette nation s'est vaincue au point de la puissance et de richesse, les historiens parlent d'hippiatrie dans la même fonction d'soigner la santé des chevaux. D'autant que les expéditions militaires, et leur courbure, leur signe de noblesse, leur admiration et leurs éloges, cette noblesse des chevaux établie chez les Arabes, pour conserver leur force, leur endurance et leur vitesse, par leur formation gracieuse, et pour la généalogie remontant à l'interruption à plus de deux mille ans. Les Arabes n'ont-ils pas écrit plusieurs livres sur ce sujet? N'ont-ils pas aussi traduit dans leur langue plusieurs ouvrages en la grecque, composés en grec et en latin? En lisant ce que l'abbé Herbelot de Rossi, et plusieurs auteurs célèbres ont traité de la philosophie des Arabes et des autres chez cette nation, il est aisé de juger avec quel soin et quelle application les Arabes ont étudié la philosophie. Les savans signorelli, le plus saint, parle communement que l'école de Salerne doit aux Arabes surtout l'étude de cette science. Il connaît et l'exprime: "Les médecins de Salerne ont apporté plusieurs ouvrages Arabes sur la médecine." "Un livre attribué à Hippocrate sur les malades de chevaux y fut apporté en Arabe, et un certain Moïse de L'âlorma traduit en latin." "Il a apporté de cette traduction du troisième

Siecle; opinion que me paroist tres bien fondee. En effet  
nous savons que Christophe s'occupa de faire traduire à  
Salerne en Latin les livres Grecs et Arabes. Ce que nous  
nous pouvons soupçonner que ces Hippocrate cité par  
M. Nestor Trabotchi et Argentati dans son livre qui a  
pour titre: Bibliotheca De Volgarization, est celle dont les  
ouvrages se trouvent dans la collection de deux des œuvres  
de Ruellius, ou bien dans celle que le Savant Valentini a mise  
au jour; mais d'après un manuscrit Italien que j'ai  
trouvé quel auteur du quatorzième siècle à ce qu'il paroît,  
a composé sur la traduction Latine de Hippocrate  
de Palerne, manuscrit qui est entre les mains de  
l'illustre choraleur Jaquier et Moretti et que j'ai lui accorde  
la plus grande attention. Il est écrit: D'autre que l'Hippocrate  
dont nous parlons diffère de ceux précités. Ajouter  
que nous savons par l'ouvrage qu'il vivait du temps  
de Constant 201 Dcrric, et qu'il fut un sage médecine  
de l'île de Jude. Je crois pouvoir rapporter ici la raison qu'il  
décida de s'appliquer à la Médecine. Un Seigneur que  
Constantin cimain beaucoup étant tombé dangereusement  
malade, ce prince fit venir Hippocrate pour visiter son  
aréa, et le guérir de la maladie. Un homme habile  
médecin après avoir constaté le malade, pronostic de la  
guérison; mais un autre médecin contre fit son éloge, et  
qui ayant fait que la maladie combatit le  
pronostic de son maître, et affirmé que le malade  
ne malade n'existait plus. En effet c'etait domine  
l'évêque au malade. Jeune homme un brûlage  
empoisonné, velours mourut au bout de quelques heures  
Ce crime causa à Hippocrate une douleur si vive qu'il  
jura de ne plus faire de domine l'ame de domine, et  
qu'il se livra tout entier à la guérison des chevaux. On  
dit que neanmoins qu'Hippocrate d'autre coté  
occasion n'est pas celle qu'il ait fait à toute épreuve. Si  
nécessaire aux médecins. O trop heureux les animaux,  
si fatigués d'avoir fait. On les accable de l'ignorance  
et de l'opposition des médecins les plus  
recommendables par leur savoir et leurs nobles  
soutiens intérêts. V'exemple d'Hippocrate!

que la fille a continué de cultiver un art pour lequel la mère a obtenu une grande réputation particulière. En effet on parcourait le territoire des plus habiles médecins de l'école de Salerne, on trouvait comme Schneider, a observé plusieurs définitions de maladie qui appartiennent à la médecine vétérinaire. Il suffit de constater le titre de Siméon Jamaisin aux trois Porus, Plauncet ; ainsi que celui de Platine Syllabus aux trois Marmora, Sinapis & Daux auquel on trouve cité dans l'ouvrage Rugutus Colombus, écrit au 13<sup>e</sup> siècle.

On pourrait peut-être mettre en question si Jordanus a écrit son livre en latin, ou bien en langue bulgare. En effet ce qui éloigne quelque doute à cet égard, c'est que les exemplaires manuscrits de cet ouvrage, dont nous parlons par la suite, ont été composés en très grande partie en dialecte bulgare, mais on doit tenir pour certain qu'il a écrit en latin barbare il est vrai et digne de ce siècle. En effet Crescentius qui a écrit sur l'agriculture et postérieur à Ruffus d'eut non cinqante ans, dans son chapitre sur les maladies, le chorale, n'a copié mot pour mot, et mal doute que Crescentius n'eût dans sa langue latine dans son ouvrage. Outre cela tellement que je donne au publics. D'où pour au une difficulté être attribué au 13<sup>e</sup> siècle, en lieu que l'auteur Bolognien a écrit son ouvrage en 1303. Ceux qui prétendent que Ruffus a écrit en langue bulgare, ajoutent que dans l'édition de Boulogne de France 1561, l'imprimeur dans une note a écrit qu'il a reçu le livre de Ruffus de M. Barthélémy Canobius qui il a voulu l'imprimer dans la même langue que l'auteur lui-même n'a écrit composé. Quoiqu'il en soit, dans cette assertion elle n'est pas d'un assez grand poids pour attester la prairie que nous pouvons ajouter en faveur. Le Père Xavier Bettinelli pense que Ruffus ne s'est pas écrit en la langue latine, mais en la Sicilienne, cependant je ne vois pas sur quoi reposent cette opinion. Je crois néanmoins que parmi les plus beaux et les plus rares manuscrits de l'auteur vétérinaire est le plus grand par les ayant médecins virtuose ami de Docteur Ange Damiani de Sicile, en l'honneur cette amitié par une mort imprudente, j'ai vu est être écrit la plus grande attention au manuscrit en papier, du quinzième siècle, écrit en langue Sicilienne, et pour Voici le commencement : " Commence le livre de marchallicie. Nous Maistre Jurdane Ruffus de la Calabre, voulons noter

" que nous avons fait à l'égard des chevaux d'arcole  
et échirier de l'empereur S. Ruffus, outrage que nous  
avons acheté pour le nom de Ruffus et de S. Floris  
Mais quoique ce texte porte Ruffus au lieu de Ruffus  
ce peut aussi y retrouver l'ordre de notre manuscript - et  
s'il renferme quelque chapitre ajouté il faut le  
regarder non comme un écrit différent, mais  
comme une simple traduction de celui de Ruffus  
D'autre un livre intitulé : Mémoire per Servire alla  
Storia letteraria di Sicilia, il est fait mention d'un  
traité de l'art vétérinaire, par Barthélémy Spadafora  
de Messine, armé 1388, composé en langue sicilienne  
et qui porte cette inscription : "Commence le livre de la  
Marchéalline des chevaux de magistris Messini  
Jean de Bruxelles, La méthode d'ordre et le sujet sont  
les mêmes que dans l'ouvrage de Jordanus. Ainsi une  
regard on voudra que comme une espèce de traduction.  
Je songeais en effet que ces ouvrages qui ont induit  
en erreur l'illustre Belliotti, à monter d'un abbé bours  
la cause à ce qu'il a dans l'autographie, il se trouve  
quelques mots siciliens.

Il n'est que nous l'avons dit plus haut cet ouvrage  
est le premier qui à l'arcoïdiance des chevaux ait traité  
de maladie des chevaux. On peut donc présumer,  
que dès le commencement il a été sans faire plusieurs  
traductions, attendu qu'il étoit à l'origine d'époque  
longtemps et qu'il ne pouvoit qu'être de la plus grande  
utilité à ceux qui pratiquent l'art des chevaux, dont  
l'ordinaire grossier et ignorant. Ainsi il est pour  
cette raison que le livre de Jordanus a été traduit  
dans les différentes dialectes d'Italie. D'autant plus  
que cette nation à l'époque pourvoit parlement  
communiqué à l'époque pourvoit parlement  
de certaines règles. Le livre de Ruffus a été seulement  
traduit en Italien, mais encore en l'autre  
langue étrangère. Le Père Labbé prétend qu'il  
a été en français sous ce titre : "Jour d'au Ruff  
cheralio et Magister de la magie chevaline".

La situation de ce saint est, si j'en me rappelle, la  
première prouesse que nous avions que l'art du maréchal  
étoit chez les Italiens sous sa protection. Ce saint  
l'homme que l'on voit dans le Septième Siècle fut d'abord  
orphelin. Et pour empêcher entre l'art ecclésiastique  
il fut nommé à l'escrime des Noyon en France, quoique  
les spéculatifs le croient entouré de plus sous un sous le  
costume d'un vétérinaire. Il fut enfin qu'il eut  
qui il soit bien d'entourer qu'il est permis avec la  
l'art ecclésiastique la profession

1. empereur, de la marchandise des chevaux. Du temps  
est de l'empereur, de l'opinion.

Il existe quelque traduction imprimée, mais à  
la copie d'une seule, la autre son plaisir et  
faut. La première qui paraît à Venise le 7. Jan  
Calendrier d'Antioch 1598, est de Gabriel Brunus  
Génération de l'ordre des Minimes de Sainte-Croix, homme  
de beaucoup d'esprit et très bon orateur. Il a écrit l'ou-  
vrage de Ruffus au comte Jean Brundolino colonel  
d'un régiment au service de la République de Venise.  
Mais Lazar Barthélémy Marullo de Modene  
l'a conseillé de le traduire en Italien. Cette traduction est  
d'un maître style, et pleine d'élégance et de galanterie.  
quelques chapitres y sont mal traduits et effectués,  
de sorte qu'il est difficile de lire, que quelqu'un  
même ait été entièrement abîmé. Par exemple, il  
peut de parler dans le quatrième chapitre de la  
suffocation, ou de la quinaine, et dans le cinquième  
de la mort, c'est à dire l'automobile des paroisses.  
Et au lieu de cela, il traite de la peste dans le quatrième  
chapitre, et ne dit pas un mot de la mort dans tout  
l'ouvrage. Certainement il est impossible d'entendre le  
chapitre de l'obligation de la mort, des morts obligés,  
chapitre tout à la fois obscur et qui n'a aucun rapport  
avec le reste. En le lisant avec attention, on verrait  
l'auteur conseillé non de gratter les cornes, mais  
Si il est possible, de donner au charme une morture  
succulente et suave, afin qu'ainsi fortifié et corroboré, il soit à  
l'abri de l'anger dont il part. C'est ce que l'on  
trouvera dans ce chapitre plus clairement dans le  
chapitre du Père Théodore que nous citerons plus  
bas. Quoiqu'il en soit ce traducteur n'a pas été tout  
à fait indulgent de son côté, qu'il Supplie les  
lecteurs de l'oublier, si il est possible par hazard  
quelque erreur dans sa traduction, aussi pourra-t-il  
on y rencontrer quelqu'omission.

Il existe encore deux autres traductions du  
16<sup>e</sup> siècle, absolument différentes et pour le style  
et pour la méthode. La première paraît à Boulogne  
en 1561, l'autre à Venise en 1563. La traduction de  
Boulogne change le nom de Ruffus en celui de  
Rusto, elle est distribuée en 162. chapitre qui  
finisse à la page 80. L'ouvrage ensuite fut  
gravé sur un autre sujet dont le titre est : "Surn  
quelques autres très beaux secrets trouvés par

„ divers maréchaux très habiles et par d'autre autour  
En fin à la page 89. commence l'attale di Alberto  
magno, Sur la quinzième édition des chirurgies.

Dans l'édition de Venise, le second fascicule  
commence ainsi : „L'acte di mariscallo composta  
per Messer Jordan Ruffo de Calabria dignissima  
Cavaliere del imperatore Frederico Secondo chiamato  
Barbarossa (c'est ainsi qu'on le lit, et Brunus lui  
même l'a écrit dans la même œuvre), Dedicata è  
manata da esso imperatore Dal quale opere  
pubblica experientia Verissima fu approvata

Ces ouvrages se divisent en 81 chapitres, et finit à  
la page 82, après laquelle on est tenu de quatre autres  
qui persistent sur protogues, c'est à dire sous ce  
neul-typis par laquelle Brunus a cette édition  
privé à Brandozio, ainsi qu'un somm de Gabrie  
Brunus Venitien, ou plutôt une épigrame Barbaro et  
Sant Sol, en quatorze vers italiens. Toutefois  
rappe d'abord qui se trouvent dans l'édition précédente de  
1692. D'où nous pouvons conclure que l'édition de  
Venise d'où nous venons de parler a été tirée en  
ajoutant beaucoup d'erreurs. Il a resté de cette édition  
peu aussi obscure que l'édition de Bologne de  
1561, qui mettait à bout la patience la plus exercée.  
Je me contenterai de citer pour exemple celle  
qu'krit de la page 13. Affirme quelle peste che Si  
euocatio confetti rotundi et caldi . . . . la Vena  
magra del gatto. Dans cette lacune que j'ai indiquée  
par plusieurs points il suffisait de deux mots pour le  
remplir, et la manuscrit ont été un peu si indistinct  
le correcteur. J'espérai le plus ignorant aurait du  
substituer quelque chose d'approchant. Les mots qui  
manquent dans cette édition se trouvent dans celle  
de 1563, savoir d'abord Costanzo qui voulut dire euocatio  
Quant à Vena magra, on lit dans la même édition  
Vena magistral.

Outre cette édition il existe une autre de 1563.  
Sielle estée par Denys et Damer qui l'a  
tranché la D'astore de Manzoni 1687. Je n'en parlerai  
pas, attendu qu'en fait j'ai pu le trouver  
je suppose que ce correcteur s'est trompé à ce  
égard d'après l'œuvre par laquelle l'édition de 1563. Le  
toujours sous un autre titre dans la bibliothèque des  
ittellier Pinelli et Saccatani.

Il existe en effet tant dans les bibliothèques

publier que dans la bibliothèque je n'aurai pas  
la plus belle traduction et; mais on ne voit pas dans toutes  
les mœurs d'aujourd'hui superstition et scepticisme, chagrin  
d'optimisme. Il faut pourriez d'y ajouter à tout ce  
travers quelque chose. Soit d'aujourd'hui, soit de celui des  
autres. Il y a quelque chose d'ignorance et de négligence  
de la bibliothèque est intérêt. D'autre part, de l'explication  
qui a été faite sur la marge, <sup>soit une</sup> comme explication  
et explication du sujet, soit comme un moment.  
Soit sur même titre, on n'a pas crû d'interpoler  
l'autographie, d'en changer le sens et le sens  
interroger l'ordre. Personne pour exemple n'aurait  
eu notre auteur proposé des règles pour conserver  
les chansons. Il a fait à ce sujet une observation que  
le célèbre Guiberton a d'autre part pour faire une  
encre de rouge : Savoir que le choral qui a été  
balancé également et non pas intégral à l'acrostic  
la grace. Que porte la traduction de 1561 ? Il est difficile  
de faire la balancature parie et non disparaît comme  
pièce et non sera gratté. Peut-on entendre ce que ce fait  
Signifie ?

¶ Au milieu de ces versos, on a souvent recherché ces deux  
manuscrits latins et leurs premiers exemplaires également  
complis d'erreurs et de fautes. Vu de ces manuscrits qui  
avait dans l'appartement à la bibliothèque d'Anvers et  
depuis au cardinal Seripandi, écriture d'au moins le vingt  
de l'abbé Jean de Carbuccio, un autre d'un quinzième  
Siecle. Se trouvait dans la bibliothèque Livelli, tout  
les deux sont actuellement en Angleterre. La bibliothèque  
de Paris a aussi son exemplaire, que c'est le Jérôme  
Cirabosch, en qu'il attribue au 15<sup>e</sup> Siecle. La

¶ Dans le catalogue du manuscrit de la bibliothèque  
publique de Turin, année 1719, il est fait mention d'un  
manuscrit Italien qui se conserve à l'abbé Morelli  
dans la bibliothèque de l'abbaye à Vercelli 1771, est une  
traduction gallicane manuscrite. De même la  
bibliothèque Logoldine à Florence année 1792, on  
nouvelle traduction manuscrite que Sandini  
a fait imprimer. Enfin il a aussi la bibliothèque  
de Vercelli, une autre traduction Italienne insérée  
dans le catalogue de Lami.

¶ Ruyne (Hippiaque & Lain 1532) ainsi que je le  
ferai voir, a captiqué l'ouvrage de l'affut et en l'oublie  
dans la même erreur en parlant de cette observation  
de l'oreille de rouge. En effet, Chapitre 11. Il dit : Le  
choral qui a volontairement les balsancs gracieux et non  
pas intégral, ce qui arrive à plusieurs, et progressera p

La bibliothèque Leopoldine à St. Moritz est possédée  
par, comme le donne à entendre l'abbé Bandini.  
La bibliothèque de l'Université de Rome a aussi  
les siennes, enfin la bibliothèque de Turin en a une  
de 11.16<sup>me</sup>. Scéole comme il paraît d'après l'écriture  
copiée sur un troué plusieurs volumes qui ne  
semblent pas appartenir à l'auteur. Ces exemplaires  
sont le plus commun et étranger, aussi un professeur  
de l'Université de Chambéry dont je n'oublierai pas le nom,  
mais qui est certainement Goulliard, une grande  
réputation avoit. Il écrivit qu'il en le fit transcrire  
Charles Delessas alors en Italie écrit à ce sujet.  
Joseph et Marie Serrati d'Italie fut chargé de cette  
commission, mais il n'obtint pas d'autorisation  
de l'Université de Chambéry à ce sujet.  
D'intelligence de ce fait, les fautes qu'il copieroit.  
Le célèbre Schneider en avoit aussi. Demanda un  
exemplaire au Savant professeur Brugnone qui  
lui avoit promis, mais il n'eût pas toute sa  
parole. C'eut un autographe d'un homme aussi vertu que de  
l'autre Vétérinaire et dans la chirurgie eut été très utile  
précieux. M. Buzard lui-même, ce célèbre Vétérinaire de  
Paris, membre de l'Institut national, du conseil de  
Salubrité publique, et de la faculté de médecine de  
Paris, étoit à Turin au mois de Juin 1807, et étoit occupé  
de faire transcrire ce manuscrit, mais il se croit que l'auteur  
l'a renoncé à ce projet. Enfin on le renvoie à l'autre deux  
exemplaires de ce savant manuscrit des Grimes de St.  
Paul, et d'autre dans la bibliothèque de St. Marc.  
Le premier en velin, très beau et très bien conservé, tombé  
entre les mains de Charles Salvi, libraire à Milan qui  
au mois d'Avril 1807, le mit en vente dans le Supplément  
au catalogue de ses titres. Quoique le nom de  
l'auteur ne s'y trouve pas, il n'en est pas moins évident qu'il  
n'appartient à Ruffus. Ainsi il y a plusieurs  
chapitres obliés et brisés où l'on renouvelle quelque  
chacun d'eux au second que faire manuscrit  
à l'impression, il a été brisé. Dans la bibliothèque  
de St. Marc, d'après le testament de Jacques Flavis  
noble Vénitien qui l'avait acheté de l'abbé D'Antoine  
Cochini célèbre médecin de St. Moritz. L'abbé  
Morotti en parle dans son livre intitulé: Codicel  
ainsi que voici la traduction française de 1810. "Le cœur  
de nature a les battements rapiides, et se remet  
bientôt et longuement, n'en grossit pas facilement,

manuscrit Latini Bibliothecae Nauiana Senat.  
 1778. Souvent 11. Ch. le Sarant. Il a b. des lettres aussi.  
 Je v'au dire au peu d'avoit comment il se compose.  
 Il est de format in 8°. Les feuilles sont de  
 parfum, parfaire oblongue en deux colonnes,  
 les caractères sont en partie rouges et en partie noirs. Il  
 contient trente une pages. Le ch. auteur à Norelli  
 croit du 13. Siellef b. ouv. où notre auteur Vit. Voit. Il  
 est évidem que quelque main l'a corrigé, ce qui fait  
 il n'est pas pour cela tout à fait evident. La partie  
 de l'ouvrage librairie souv. que l'auteur, il paraît  
 qu'il auroit alors au moins deux manuscrits. L'ouvrage  
 lui enz. comme le groupe de mots qu'on lit au  
 Chapitre 12. page 11. Au chapitre 33. qui traite  
 des blessures aux jambes et aux cornes. On peut  
 dire que le copiste par inadvertance a Sainte deux  
 semistola. En effet on passe tout à coup aux principes  
 Sur le remède à administrer contre hantise. On voit en  
 apparence cette marque qui avertit le lecteur de  
 l'erreur commise, et le renvoie à la fin de l'ouvrage,  
 où l'on voit les chapitres oubliés édifiés d'une autre  
 main. Dans cette correction le copiste a ouvert laissé  
 quel que lacune (pag. 36. l. 9. 12, 13) que j'ai  
 cherché à remplir, soit en consultant le manuscrit de  
 l'ensis qui ou auroit en la boute d'une confir. Soit en  
 faisant usage de la traduction que j'avois d'une  
 Yamaï, soit enfin en profitant de celle du  
 Sarant J. a. Norelli. A la de ce secours,  
 j'ai fait cela corrigé certain endroits qui n'ont  
 pas obscur et imméliable. Cependant pour  
 Hantise dans lequel pas encouvrir la  
 censure des critiques qui pourroient l'accuser d'avoir  
 soule toucher à l'autographie. Je placerai dans  
 des notes en mème chapitre l'avis qu'il est  
 dans les changements. Au chapitre 33  
 douleur occasionnée par la retentition d'urine, pag. 36  
 Nous ignorons absolument quel est le remède que  
 l'autor a indiqué par le mot Circa, mais après  
 acquis cette Sanction. Dans l'édition de Basle  
 de Prescitur, année 1568, on lit Pastana. Pour  
 moi j'ai préféré Pastana, au lieu de Circa que  
 je n'avoit jamais vu. Néanmoins nous n'avons  
 pas adopté cette version sans quelque crainte. De  
 nous temps, et notre motif d'avoir choisi q' est que

nom baron vu dans l'édiction de Boulogne déjà citée  
et nous embrassons de Crescentin, qui dans l'explication de quelques  
l'opinion de cet nom de plante et d'autre curable; Page 32,  
interprète partie qui nous voit lire Petrus. C'est ainsi que l'écrivit  
le Petit Théodore; luny, dit-il, du service pour remède  
de la crème, c'est à dire de la crème de la pétaine.  
L'ordre Lord est le nombré des chapitres. Seront le 1<sup>er</sup>  
même que l'ensemble manuscrit, en omettant ce qui am-  
tient ceux qui se trouvent déjà dans le cours des  
nouvelles. Et la fin de ce manuscrit, on lit trois recettes  
copiées par une autre main, et qui ne sont pas pour  
appartenir à l'autre. D'abord, par exemple, Stone kneph  
et puerulus, et en second lieu sparsaque. Je n'en ai  
rencontré un dans la traduction, ni dans le  
manuscrit. De ces recettes, l'une sous-titré la  
fistule, en l'absorption entre le Pouleur. De ceint  
maladie. D'où notre auteur a pris déjà parlé Dr. C  
d'un opuscule? J'avais hésité, et aussi que j'ai dit  
plus haut, d'attribuer à l'auteur cette édition du  
chapitre de infusito, pour engrangier le cheval  
dans lequel on prévoit de donner à un animal  
herbivore, l'essence d'animaux c'est à dire  
du jus de tortue. On sait que le jus des reptiles  
est pour l'homme un puissant confortatif, et  
comme il contribue à ranimer les nerfs et les forces  
effaçées; mais je crains qu'il ne produise par  
le même effet sur le cheval; d'autant plus  
que la observation me manquera à cet égard et  
que je me rappelle ce sage aphorisme. I Hippocrat  
l'avarice diffère de la nature le corps du corps  
la rourture de la vénérité, car le moins cho-  
se sous que que, et utile à toute espèce d'animaux  
main celle à consierement aux mœurs écller la aux  
autres. Hipp. l. 4. D. 1. Peut. On trouve à la fin  
des Vers l'ouïent, genre de poésie que l'école de  
Salerne guttéra, et d'où on lui attribue l'invention.  
Je n'ai pas l'ouïe les mettre à la place qu'il occupe  
dans le manuscrit. Je me contente de les c-  
iter ici, pour empêcher ceux qui attachent  
du prix à ces sortes de bas-fond.  
Voilà le fruit de mes imitations brevantes  
Du chevalien calabrais qui connaît le si bien les  
remèdes pour l'usage des chevaux  
"Ce livre t'est arrivé, apprends en le lisant  
"Ce qui convient au cheval et ce qui gêne lui-même"

En regard au temps où il fut composé, celuy  
 (Livre) est digne de toute notre admiration,  
 En effet il n'osoit pas alors que quelqu'un pointe de gen  
 de l'athos. Les fragments grecs n'ont pas pu venir de  
 la medecine des chevaux de l'egrec, qui avoit tant été  
 été incompris à notre auteur, au point de prétendre  
 qu'il n'a pas l'oulu l'autorité. Il est le premier  
 qui ait parlé clairement et distinctement de la  
 ferrure des chevaux, et ce n'est qu'on ne sait pas encore  
 si il fut connu ou non par les grecs et les romains.  
 L'illustre Bourgès est pour l'affirmation et  
 donne le voitour à l'appui de son opinion. Mais  
 Brugnonne, en ses prononcements pour la négative, fait  
 observer que nulles n'ont parlé de la ferrure en  
 termes clairs et précis, tandis que les auteurs qui  
 l'ont précédé, l'egrec lui-même, ainsi que tous les  
 poëtes latins, à moins de deux exceptions chausse  
 la magne, n'en ont pas dit un mot.  
 Ruffus traite si bien et si à fond les maladies des  
 chevaux occasionnées par un étranglement quelconque  
 ou par l'empêtrage de ceux qui ferent les chevaux,  
 qui aujourd'hui même ce seroit un crime d'abandonner  
 de ses principes. Ils sont également très bons à  
 tir utiles aux vétérinaires. Il est à conseiller qu'il leur  
 donne pour reconnaître le vêtement qui fatiguera  
 plus, ainsi que ceux qui feront au mouvement.  
 Ils ne sont pas non plus sans mérite ces opérations  
 en petit nombre, à l'aide desquelles on peut établi  
 des pronostics. Mais sans blâmer l'abondance ou la  
 manie des chevaux, ainsi que les principes qui  
 dénotent le caractère et la nature de ces animaux.  
 Mais ce sont de connaissances ne peuvent appartenir  
 qu'à celui-là seul qui est profondément vétérinaire  
 ou au moins vétérinaire, qu'à celui qui a attentivement  
 étudié la nature, et qui a consciencieusement fait  
 l'essai de membre de leur composition. C'est à

11. Quoique notre auteur traite d'un autre outrage de  
 quelque maladie commune des hippiatres grecs et  
 l'egrec, il ne faut pas en conclure que c'est dans ce  
 souci qu'il a pris la doctrine qu'il a — qu'il  
 prétend d'autre temps — pour les querir.  
 12. Le moropriparon qui signifie l'opération par  
 laquelle le marchal coupe la corne avec le biseau,  
 et l'assure la sole pour faire qu'il n'ait plus la  
 perte du cheval. N'est autre que à l'appui de notre  
 assertion.

notre auteur que peut s'appeler avec vérité et aphorisme; il fait très souvent intercaler dans quel et assez tâcherat, car la maladie se montre à soi attentif. Quelle conduite s'agit pour éviter ce mal, autre Ruffus d'autre Recueillir du cheval? Lors qu'il parle de la dompture comme il l'a enseigné et n'empêcher pour corriger et maîtriser cet animal si aimant, que les caresses et la douceur. Pour accoutumer le poulain aux fers, il conseille à l'écurie de les lever souvent et peu à peu dans le premier mois en le frappant enfin lèvement. Le cheval rentrera à l'écurie les jambes droites, il faut qu'on le sponge, depuis qu'il sera n'enfert. Il faut passer avec l'omme au corble et l'orge et tout le grain qu'on lui présente, parce qu'il avertit on ne peut croire à tout. Si le cheval est fatigué et en sueur, il ne faut lui donner ni à boire, ni à manger, mais le conduire pendant quel que temps en laisse avec une couverture sur le dos, jusqu'à ce que la sueur soit déparue. Attention que nos Platines ont pris ces anciens termes pratiqués par la plupart des soldats allemands, et pour mal propos ils ont failli honnir l'invention à cette nation. Pourquoi? C'en est étonnant. Lorsque l'omme a été à une toute autre importance nous l'avons dégénéré au point de négliger de l'admirer nos compétences pour produire l'omme et respect à Dieu et à nos amis qui abusent de notre créature. Nous l'avons comme nous voulons ce que nous pensons avancer. Il est fait longtemps empêtrant. Les inventeurs et les inventeurs des plus belles choses sont sortis de St. Platine, qui est comme la dit Bourgogne, la mère de la maladie. De Seine.

Cet auteur décrit d'abord la maladie, et faire l'énumération des causes qui l'ont occasionnée, ensuite après avoir indiqué les moyens curatifs, il écrira quelque chose et combat l'ostentation et la prétention de remède qui l'omme contraint à l'empêcher et à sa doctrine. Cette méthode très belle est digne de louer et éloges, annonce dans Jordanus un jugement équitable beaucoup de savoir et d'expérience. Il explique aussi l'origine et l'etymologie de certaines maladies.

videment. Seigneur

chose, en égard au siècle où il vivait, non moins remarquable que digne d'admirations. J'arborerai cependant que nul autre ne mérite plus le nom d'œuvre d'éloge, lorsqu'il indique les moyens de combattre le différent maladie, mais je ne appelle à l'imitation. Du Saracene médecins, cette faveur est moins la science que celle de son siècle. D'autre part, c'est comme le cancre et la fistule il y a de trop timide, ou ignorer l'usage du fer tranchant, quelque fois les différentes espèces de caustiques qu'il propose. Soit ou absolument inutile, ou trop lente. Autrefois il pose en principe que dans la consommation ou la corréSION de la matière, ou bien si l'on va agrandir par la plaine tous les remèdes quelconque sous l'empêchement. L'utilité du caustique sera la conséquence qui en tirera un habile médecin pour qui qu'il connaît la partie auxquelles il faut l'appliquer. C'est le cas au contraire que cette connoissance et cette attention sous nécessaires dans l'usage des caustiques. Surtout lorsqu'il s'agit du cancer. Observons que l'anatomie à cette époque a été fait bien peu de progrès. On ne doit pas regarder comme absolument nécessaire, le remède qu'il peut être pour calmer la douleur de calique, qui provient de l'entre, comme dans le chapitre de la douleur occasionnée par la ventosité. Page 33. Il ordonne d'introduire une canule dans le rectum pour en faire sortir l'air qui se trouve renfermé. Sans considérer néanmoins qu'il est de toute impossibilité que cette canule arrive au siège du mal et que le plus souvent on contrarie elle y introduire un peu d'air nouveau. Et cependant généralement parfaite, le autre prescrit de dresser l'air renfermé. Pour nous qui vivons dans un siècle où la physique et la chimie ont établi la médecine des plus beaux, non qui connoissent la nature du gaz renfermé, nous aurons recours à la confection de l'air et nous emploierons diverses et diverses quantités, ou la composition chimiquement, et c'est pour bien le dégager des fibres détachées des intestins.

Qu'il me sera permis de dire un mot de quelques outrages de ce siècle relativement à la médecine. Ce sont

exposé' mettait tout le monde à même de juger des auteurs en ce genre que l'Etat de l'heure. Faites l'ame de l'ancien siècle jeculer. On y voit est le germe des erreurs qui ont infecté cet art est le Sourcier d'où ses meilleurs protégés. Son Torturé.

Et l'époque où Charles d'Anjou regnoit à Naples c'est à dire depuis 1266 jusqu'en 1285, fleurissait aussi un autre écrivain Calabrais nommé Bonifacius contemporain de Ruffus, qui composa un livre sur les chevaux et sur la manière de guérir leurs maladies. Le prince le rembla l'honneur et la richesse. Il existe dans la Bibliothèque du roi de France un exemplaire manuscrit de cet ouvrage que le baron Chauvet de la Treille conserva. De cette bibliothèque envoia pour le constituer à l'Institut et afflito. Ces exemplaires qui contiennent cent neuf feuillets en parchemin est divisé en deux livres. Donc le premier composé de cent quatre-vingt chapitres finit à soixante-quinze pages. Il traite de la nature et des propriétés du cheval. Son maladie, son remède, les deux différences arrivent qui peuvent blesser ce cet animal. L'autre commence à la feuille soixante, et quoiqu'il écrit en langue italienne voici son commencement en Latin. Quia la Vierge, Marie protège mon commencement. Commence le traité. Sur les malades naturellement et accidentellement des chevaux. Sur leurs malades et leurs remèdes.

Commence le premier chapitre du premier livre d'ippocrate et de Damascène. Quand il est malade de la fièvre. Quand le cheval a la fièvre. Les remèdes qui se trouvent indiqués sont, comme le dit le Père Afflito, futiles et basés pour la plus part sur l'astronomie judiciaire et la nécromancie. On voit à la tête jeudi sain quel calendrier qui indique les jours heureux et malheureux pour administrer les remèdes et faire les opérations chirurgicales et employer les autres moyens curatifs. Le plus bas.

¶ Jean ou James Damascène médecin célèbre d'Affrèce en Asie mineure. Bien différent de Jo. Damascène, environ vers l'an 845, surveilla la traduction des livres Grecs en Arabe faite par ordre du calife Hassanie. On prétend qu'il a aussi composé plusieurs ouvrages sur sa médecine qui ont paru en Latin. Augustin Colombie parle avec élogie de ces auteurs dans son ouvrage précité, livre 2. Chap. 5. Des malades contagieux.

J'ai vu dans quelque manuscrit sur l'art  
Vétérinaire des 14 et 15. Si chose d'épargnée au scriptor  
pour ne rien dire de plus, ce qui ne voit pas combien  
elles ont du rallentir les progrès de la médecine.  
L'agriculture elle-même la compagnie et la mère de  
la Vétérinaire n'a-t-elle pas toutes autrefois d'après  
histoires, assujetti à des travaux à certains jours et à  
certaines heures, comme il étoit d'usage l'ordre de la  
nature que le bœuf de chaque Seine fut entouré  
de pure utilité arme au bœuf de connoissance  
exacte est solide. Boniface composa son ouvrage en  
Grec qu'un certain Frère Antoine traduisit en  
Latin. On voit dans son ouvrage Si l'on fait attention  
qu'à cette époque il existoit quatre langues  
Dominantes l'asseoir le Grec, le Latin, le Saracien et le  
Normand.

Dans le même tome un certain Jacques Dorval  
Génier remis à cinquante ans prescript de médecine  
Vétérinaire qu'il institua: Pratique des chevaux  
Jacques Alaria. L'illustre Jacques Morelli parle de ce  
manuscrit dans son livre qui a pour titre: Codice  
manuscripti Bibliothecae Nascentiae Venetiæ 1776.  
On le voit aussi dans la bibliothèque des S. Maries  
même Morelli - que ce auteur de la même  
œuvre parle Louis Muratori qui replace dans le  
tricinme siècle et l'appelle la flambeau de la  
pratique. Son prescript qui on passe à la postérité en  
Latin, son en grande partie siroche et ses ridicules et  
pleins de superstitions. Pour remédier contre la  
Vermine (le farcin) il propose quatre recettes, Sarco-  
rine, huile et trois autres quies d'au moins lesquelles on  
demanda l'assistance de Job, parce que comme  
dit Jacques, est nommé le mal de la patineur  
de la communément attaqué de la Vermine. Le  
choral est il cratif? il contient d'écriture brûlé  
Ullin et d'autre paroles semblables. Si refusé  
le monde. Si il est brûlé de l'ourleur. Et il  
attaqué du poumon, maladie qui affecte le dos, et à  
laquelle l'on peut tout exposer les chevaux l'on qui  
en place mal la selle, coupe, dit il, les nœuds du  
corde et il sera guéri. Il prescrit aussi de faire usage  
d'enchâtonement, cibus: que de certaines paroles et  
Signes magiques. Cependant il n'est pas le premier  
le seul auteur qui ait débité des parolles absurdes

Qui n'a pas entendu parler de la puérile crudité de Caton, qui pour remettre le membre fracturé et dénué de muscle, protesta certain mot de Barbarus et inintelligible. Il a bon de connaitre la occurrence des suites de nos perds, pour, si nous en y en continuons à semblable, n'en pas être étonnés. L'aisance elle nous fait voir combien est grande la foolishness des morts humains, et combien il a besoin d'une étude assidue d'un jugement solide. Au reste ces autours n'espèrent toujours aussi futile. Par exemple, pour certaines tumours du corps, callosité aux jambes et autres maladies semblables, il indique l'un implâtre composé d'euphorbium et d'arbutus caustique, tout vésicatoire qui meurt aujourd'hui. Son regard n'est pas utile.

On me dis que par son silence dans ce siècle, le Père Théodore de l'ordre des Sœurs Brécheuses et d'apres l'évêque de Corse. S'il d'un medecin qui pratiquoit à Boulogne, il composa deux ouvrages. Un sur la chirurgie et l'autre sur la Veterinaire, car on fait qu'à cette époque les moines et ceux qui vivent dans les cloîtres. S'il ad ouvert à ce sortes d'études qui leur procurent honneur et profit. C'est ce qu'il avoit à notre Théodore qui exerçoit tout à la fois la chirurgie et la Veterinaire. Son livre sur la Veterinaire existe encore maintenant. On peut en voir un exemplaire parmi ceux de la bibliothèque Barbâme. Voici comme il commence. Comme la médecine des chevaux receut l'apres le dire des Sœurs Brécheuses par le Père Théodore de l'ordre des Sœurs Brécheuses, évêque de Corse. La bibliothèque de St. Marc à Venise en possède un autre exemplaire cette parmi les manuscrits de Namur par le chirurgien et Morelli. Souvent N. 66. et qui pour le titre, diffère beaucoup de celui de la bibliothèque Barbâme. Voici comme il est intitulé. Pratique des chevaux composée par S. ure Théodore de l'ordre des Sœurs Brécheuses et physicien et évêque de Corse. Cependant le titre du premier manuscrit est plus exact en ce que Théodore l'avait tiré de son propre fonds et qu'il n'a fait que écrire et compiler les que Ruffus, Lycée et la autre Greco ont transmis à ses postulants. De plus bon et de plus utile en ce genre. Sa surface less la même, mais pour moi que celle de Lycée. Il décime des chevaux chez les grecs. Et à la fin il avoue qu'il haitera son

Sijs. Dans Sept chapitres Separé. Ces soins pour les  
têtes et les motifs, le même que ceux de Ruffus, à  
l'exception de celui Della Conservatio et la Santé  
qui prends celui Della connoissance estableante  
et qui est. S'ens Della infirmité. Mais le  
chapitre Della conservation Della Santé, est la même  
que celui De l'égion intitulé: Des soins qu'il faut  
prendre pour que les animaux se conservent en santé

Les articles Du animaux affaiblis par la maigreux.

Contre les fraîchours, l'extémination, Des ormeaux et des  
polypes, ainsi que différens bruyages ont été copier  
particulièrement dans l'égion. Outre celles, à la fin des  
dormins particulier, car l'ouvrage est divisé en trois  
partie, Théodore comme il a écrit: Si le livre auquel  
il faut mettre une fin. Ces soins les mêmes motifs  
qui ont été à la fin du premier livre de l'égion. Lesquels  
Alain lors qu'il traite Della physiognomie, les signaleront  
qu'il donne sous forme en grande partie des règles  
des connoissances et des soins de Ruffus des principes  
duquel il a fait surtout usage. Dans la description  
la guérison Della maladie. Bien plus il a quitté dans  
Della le remède contre la galle. C'est de cette raison  
qu'il a composé son ouvrage qui au reste enferme  
quelque chose de nouveau. On y trouve une distinction  
des malades inconnus jusqu'à ce. Je ne pourrai pas  
exemple celle qui affecte la bouche. Il distingue le  
Latacium du Lampascum; il en fait aussi une autre  
qui se forme autour des commissures des lèvres. Sont  
la forme d'aposties l'essieu mollet et au pied des lèvres  
au talon et qu'il nomme l'longelle. La maladie de  
vers que l'égion appelle harciniosus morbus,  
Théodore l'indique aussi sous le nom de Farcina,<sup>10</sup>  
qui tue du François harcin. Sont le nom de  
Paenae N° 55. Part. 2, il écrit le hiovartum. Des  
chêvres, espèce d'abbes ou de jumelle provoquant la  
l'inflammation de la corne et d'une suppuration  
fétide, dont la pur dure en dernière forme à l'os  
mais aussi à l'os. Voici comme il écrit le  
Mules sous le N° 56. Chapitre 56. Des mules. Les  
mules sont occasionnés par le froid, lorsque le  
cheval par un temps froid marche dans la boue, et  
s'arrête, et que les pieds envoient contre les bœufs et  
humides ou la boue à l'écurie. Lorsqu'il passe  
sur la terre nue avec peu ou point végétation.  
Les humides alors à cause de la fatigue, lorsqu'il

Choral-Serechauffe, I descend dans les pieds de  
dernière, et en se gelant elles forment une tuméfaction.  
Qui en ton hauflure gagnent les jambes jus qu'au dessus  
du genou. Les unes arrivent en hiver et disparaissent.  
Mais dans l'été et en automne elles restent cachées  
et l'air enflure, à moins qu'elles ne soient très animées.  
Voici à quelle marque ou la reconnoître dans un Deux  
Saisons. La poitrine qui se trouvent entre la gorge et la  
poitrine jointure, partie du pied que l'on nomme les  
fratirons. Sont toujours dressés comme des soies de cochenille  
qui que l'humidité.

Pour Savoir en quoi consiste à cette époque l'art  
de la ferme et de pouvoir apprécier et les connaissances  
et l'opinion de Théodore à ce égard, je vous dirai  
estre tiré le chapitre 16. de la partie de la première qui  
trait de l'entorte aux pieds.

Ceux qui sont sortis dans la Péténance se trouvent  
aussi à même non seulement de juger que Théodore  
avoir dans cette partie plus d'érudition que Ruffus,  
mais encore il convient que ce ancien précepteur  
soit parfaitement d'accord avec eux que pour tout  
Dame de nos jours les plus habiles professeurs de  
cet art. Voici d'abord l'appréhension. Si un cheval a  
une entorte, par le pied également en dessous de  
manière quelle feront parfaite et apte. Du  
côté sur lequel le pied porte davantage, mettre  
quatre clous de fer et trois seulement moins forte  
est l'autre côté. Deux fer qui s'entrechoquent et se lèvent  
souvent le cheval à battre. C'est pourquoi lorsque le  
cheval a le pied <sup>accourci</sup> citer le fer cloué en dedans  
et bat en dehors. Au contraire allongent le pied, que  
le fer soit éloigné en dehors et bat en dehors. Si  
le cheval forte dans les pieds de manière il faut  
enlever le pied plus de forme à l'entorte. Du pied  
qui en dehors, et que le fer n'ait point de talon  
hors du pied. Quelques-uns échangent n'attent entre le  
talon du fer qui est hors du pied, un espace de fer  
quelque fois le cheval forte de cause de son excès  
migraine. Le second dans ce cas est d'engrader  
l'animal.

D'après ce que nous savons il est écrit que  
ce-entour. Vois de tout de Ruffus, s'il est permis  
de s'exprimer ainsi, puis qu'il mourut en 1298, à l'âge de  
93. ans, qu'il parut en entre les mains l'ouvrage de  
l'école que Ruffus, comme nous l'avons dit plus haut,  
n'a pas écrit, ou du moins que il n'a pas  
soulu faire usage.

Pierre Crescens de Boulogne, homme d'un  
savoir et d'une erudition profonde pour cet auteur  
contemporain de ce deux auteurs. S'at que de la  
dissertation civiles qui agitent la papauté, il la quitte  
et nous apprend dans trente ans une vie errante. Visite  
la ville le plus célèbre de l'Italie, et l'âge de  
soixante ans, il compose en latin un ouvrage  
sur l'agriculture qu'il dédie en 1303, à Charles II  
qui l'honorera de son amitié. Dans le neuvième livre  
de cet ouvrage, il traite de la manière de soigner les  
animaux, et pour ce qui concerne le cheval, il déclare  
si sortiléus. Sur ce pas de Ruffus, que nous devons  
il suit la même marche que les auteurs, mais  
encore qu'il déclare presque du même mot. Du  
Cange, est, si j'en ne me trompe, le premier qui ait  
découvert ce plagiat.

Je ne dis pas que de celui que quelqu'un  
attribue à Albert Gross, surnommé le Grand,  
Savant Allemand, ouvrage qui commence sur  
l'arbre dit ailleur fut imprimé à Boulogne en  
1561. Si, il est en effet d'autant plus tard que  
le traité de la Pétirinaire est qui est tout d'autre  
l'édition de Boulogne prétée de Ruffus, celui-ci  
de l'ore Théodore aux pieds qu'il en tire quel quel  
abréviate, puisqu'il est de contemporain, ou même  
un peu plus ancien que Ruffus. On trouve cependant  
qu'il est à peu près à l'ouvrage de Ruffus que qui ne  
se dist pas du tout au Savant et ce grand homme.  
C'est ce que nous pourra le connaître d'après ceux  
que j'étais cité.

Sur le Sang qui coule en trop grande abondance  
d'une blessure que le cheval a reçue.

Sur toutes les blessures et abcès du cheval, il est  
bon d'avoir soin que la lumière et la lumine ne frappe  
pas dessus, parce que la mort bien souvent se produit  
des abcs qui par leur vertu mortelle sont  
de la plus grande utilité à l'homme relativement au  
cheval.

Donnez à boire du lait de carabbe à une  
femme stérile, et surtout qu'elle n'en apprécie  
pas, et faire la cour des autres, dit la première fois  
elle portera. L'our mie je ne crois pas, les Bous  
partage mon opinion à ce sujet qu'Albert ait jamais  
trouvé de Soit de questions, mais on aura bien son  
nom à la tête de ces opuscules pour lui donner quelque  
de l'honneur. Savant cheval souvenez ce plaisir  
que la même chose est arrivée à l'autre ouvrage.

Lauron Russel medecin à Rome fut le premier, dit on, qui dans le 14<sup>e</sup> Siecle ait estoit chez l'etoumaire. Wolfgang Justus dans la chronologie medicinale, ainsi que tous ceux qui l'ont suivie place ces evènements au commencement du 16<sup>e</sup> Siecle, mais cette assertion est elle probable? puis que nous savons que la preface qu'il estoit l'eccl<sup>e</sup> de plus etroite amitié avec l'apostol Jean le cardinal de l'Eglise Romaine élue à cette dignité en 1288, par le pape Nicolas IV, et mort à Avignon en 1314. Soit Clément V. Soixante ans après, et non pas en 1294, comme le prétendre Jean Santuzzi. L'ennemi de Wolfgang est donc manifeste, et il faut tenir pour certain que Russel a été le premier à lui faire environs du 14<sup>e</sup> Siecle. Russel a écrit son ouvrage en Latin, et le Superbe manuscrit qui le conserve dans la Bibliothèque de la famille Malatotta à Cesenne, et dont le Seraur Pere Joseph Marie Nuccioli nous a donné la description, est aussi en Latin. Voici son commencement: "Commence le livre de la marchallerie des chevaux, composé par Laurent Surnommé de Russel, de Rome, marchal des chevaux. Sunt l'epitre Dedicacionis, à Nostre Dame du J. Ch. et Son Seigneur cardinal d'Acce d' St. Adrien, Laurent dit Russel Marchal &c. Il est à Remire un autre manuscrit en Latin dont parle en passant le Seraur Nuccioli dans la bibliothèque Parthenon à Rome N° 17. Je l'oi lui avec attention et j'y ai vu ces mots écrits: Bel ouvrage de Laurent Russel Surnomme qui a rapport aux chevaux. Voici comme le livre commence." Au Nostre Dame du J. Ch. et Son Seigneur Nosteigneur Napoléon par la grande dñe cardinal d'Acce d' St. Adrien. Laurent dit Russel marchal de la Ville de Rome. J'ai copié les premières lignes de ce manuscrit et j'ajoute qu'on voit combien le Surnom de Russel a éprouvé des changements, ce qui pourroit indiquer dans les erreurs les plus grossières, et pourroit croire mal à propos qu'il ait été antérieur d'autant que le Surnomme diffère. Vaut-il que Santuzzi attribue à la multitude ou à l'ignorance des libraires, ou bien encore à la difference des dialectes. Je fais en dire autant de Ruffus dont le Surnom comme nous l'avons indiqué plus haut, a souvent été changé en celui de Russel, de Russel en autre semblable.

Plusius a puise ses principales connoissances dans Ruffus, et dans les malades qu'il a traité après Ruffus. Il a copié mon ouvrage. Il sera facile de par la suite d'en faire la comparaison, et de voir que l'hippiatrique de Ruffus a été imprimé dans le 15<sup>e</sup> et dans le 16<sup>e</sup> siècle. Au reste l'ordre des chapitres s'y trouve tout à fait renversé. En effet certains qui savent l'hippiatrique de Ruffus savent au commencement, telle que colvis de signes pour connaitre les vertus, dans l'ouvrage de Ruffus sont à la fin. Au reste il a ajouté beaucoup de choses très utiles à ce que Jordanus ait déjà dit sur l'engendrement et la naissance. Le chapitre de l'ovulation n'a pas été appliqué à la gestation, que lorsque l'ovulation nous atteste toutes leurs imperfections, c'est à dire à l'âge de cinq ans. Au reste j'ajoutai la même chose au chapitre 14<sup>e</sup> de sa collection de l'hippiatrique Grec. Il est assez difficile de voir que Ruffus la connaît, quoiqu'il n'en parle pas. Il faut que la femme qu'il croit être après la naissance perfection beaucoup plus attendre que le sexe féminin est plus fini que le masculin. S'il courroie à deux ans qu'il soit. Il apprend peu à peu à combiner entre la femme et le réceptacle pour quelle raison la gestation et la naissance est plus courte. Il a beaucoup d'autres choses sur les autres animaux. Relativement à la maternité et la conception il donne des raisons appuyées sur les principes de la doctrine de Galien. Cette matrice Galien lui est que l'ovule moins sec ou humide, plus ou moins fêlante ou froide. Il prouve qu'il est plus chargé d'eau dans les fèches que dans les locusts, et que par conséquent elle a besoin d'un plus long temps pour la première pour se débarrasser et prendre une forme. Au chapitre 12<sup>e</sup> il fait observer qu'il faut avoir grand soin que les plantes naissent dans la saison de l'année tempérée et dans les herbiers sous couverture. Il prouve qu'il a peine à naître aujourd'hui, il n'a pas d'ovule à un très grand froid, ou à une trop grande chaleur, et de plus aussi que les mères n'ont pas moins de froid que les bonnes et les autres. C'est pourquoi dans le froid, quand la femme sera enceinte, il faut faire froid et dans le froid et dans le froid au moins deux mois. Dans le chapitre 29<sup>e</sup> il conseille au

cavalier d'importer abb crans. Il se mettra en route. Il examinera plus d'une fois le pied et le fera en souffrir. Il prendra garde que la selle ne lui blesse pas les os, et que la sangle ne lui serre pas trop le membre. Il en fatigue. Il a une chaire <sup>81</sup> le soir que l'on doit prendre du charal que c'est, a été fatigué d'un travail excessif, et comme il faut le garder. Il n'a pas le temps et les circonstances. Il fait observer que la scirrhie est une maladie à laquelle le pouleur souffre. Il en donne les causes, mais les moins curatifs. Il en plus longs que ceux proposés par Ruffus. Il profite de ce que Théodore avoit pris avant lui, il distingue aussi les maladies Patatinum et la Lampasum. Il parle des Stonecilia et des Barbulæ. Il que du même terme que l'évêque Cervia précise. Il appelle Cimbra une maladie dans la tête et s'étend fort au long sur les mains du cou des os. Au chapitre 89, sous le nom de goutte réviale, ou de morture de rein, il paroit entendre la paralysie qui à cette époque se guérissait par le bain sucre et les caustics répétés sur le rein. Le Langium dont il parle au chapitre 162, est une espèce de carie ou de maladie d'autre le genre du cancer. Elle affecte la queue du cheval et après en avoir débordé longtemps la queue est en partie déchirée, elle fait par mettre la main dessus cette queue en mercredi ~~et~~ <sup>de</sup> finira la queue elle-même. D'où elle attaque les nodus. Si l'on en croit le Savant Brugnon, Ruffus est le premier qui ait donné la description de cette maladie. Les chapitres 100 et 101 sur le cancer sont en beaucoup plus grand nombre et plus longs que dans celui de Ruffus, surtout lorsqu'il s'agit de la guérison et du remède. Il suffit de voir le chapitre 108. Il sur os, et le chapitre 171. du cancer, dans lesquels pour l'croire quand il fait employer les incisions ou d'autres moins curatifs, il met en arrière l'opinion d'hippocrate et de Thessalus que c'est de ce mal que vient la mort. Savoir Mortæ. Voilà l'orthographe ethnologique par Moræ, ou Moræ est dit venir de Moræ. Il faut faire observer à l'illustre Brugnon d'après Thessalus qu'il usait d'un mal Morta au chapitre 111. ff. 171. D'où Si. si. égalum sorti de autre platin, pour distinguer cette maladie du autre égalemen que viennent de ne et qui sont généralement comprenus sous le nom Cimbræ.

Galien. Dans la description cela désignation qu'il donne de la maladie, il ne laisse pas toujours le même mot, car celles qu'il a appellé Mulet, ailleurs il les nomme Seraine, il appelle Scimia ou Succordine la crise ou la crise. Il parle aussi d'une pierre incurable qu'en chapitre 166, il appelle pierre épidotique celle qui en traine tout un fil noir à l'ame phiale mille chorangs, épidotie donc, si j'ose me tromper, au contraire n'a parlé, pas même le Maître Paulus dans sa magnifique histoire de l'épidotie. Pour guérir le chorale du Suro et du thymus qui lui viennent aux jambes, il conseille lorsqu'il aura atteint l'âge de deux ou trois ans de le plonger dans l'eau bouillante. Surtout principalement aux endroits qui sont le siège du mal, probable qui fassent l'opinion de ceux qui dans ce dernier tome ont proposé et exécuté opérations curatives chez quelques personnes. Notre auteur tombe aussi à un孝心 de croire que la lune influence sur les maladies qui affectent les différents membres de l'animal. S'iran le signe Simpaticus dans lesquels cette planète se rencontre dans le Zodiaque et suivant ses phénomènes disposer qu'il est indispensable de constater dans les sortes de maladie, pour pourvoir à guérir. L'auteur dans ces curiosités ne cite pas Paulus Roffius, mais un certain Maître Marcius, connu dans les chapitres 137, 166, 150. On ignore vague Marcius à écrire sur ce sujet, et certainement il est différent du Marcius qui parle à cette époque et qui a composé un traité de médecine Sur les urines et sur les fèces.<sup>45</sup>

<sup>45</sup> Nous remarquons que le chapitre 106. D'auquel il est précité (Paris 1532) a pour titre de Surina equi, mais dans ce chapitre on trouve la description de Suros que Ruffus appelle Sorma. Dans le catalogue de l'Académie (Venise 1548.) on lit Della Surina et Scatollo, et dans la traduction Francforte (Paris 1610) Della Surina. Si l'on en croit Du Panje, la ancien traducteur Francforte a changé cette tumeur appellée Sorma, en celle d'Surina. D'après l'ouvrage de Bracceschi. Pour moi je pense qu'il faut attribuer cette faute à la négligence de l'imprimeur et des imprimeurs, car même dans l'ouvrage de l'évêque de Cortia (Part. Chapt. 19, on lit De Sorma, comme dans le manuscrit Venise précité).

<sup>46</sup> Sigabelli Sicard della corte della Due Sicil. Napoli 1784, Rome 2<sup>e</sup> année 1316. Un certain Maître Marcius

DU LIVRE DE RUSTICUS DE POME, VIVANT AUSSI D'INUS  
DE SILOVENE, FILS DE RICUS D'INUS. D'ON LE FRANÇAIS COMPTOIT  
DÉJÀ SEPT ARTISTES. V'ÉTÉMARE. Cet auteur composa un  
ouvrage intitulé : Marioballicus de Ding, fili de Silone.  
D'INUS MARÉCHAL ET VÉTOINE DE SILOVENE, commencé par  
lui le 19. Juin 1352, et achevé le 29. Décembre 1359. Il est  
en cinq livres. Il ne distingue pas quel ouvrage qu'il  
donne au public, il l'a pris à Plau S'égée, Socrate,  
Platon, Théophraste et Sépèque de Corinthe. A l'exception  
du prologue, il est tout relativement à ce qu'il connaît, et qui  
peut s'appliquer également à notre Siècle, que je ne  
peut mal dispenser. D'en-citer quelques passages. Cey-  
qui nous donne à l'Antiquité son, dit-il, dans l'impossibilité  
de déterminer cet art, étant pour la plupart des fils de  
laboureurs arrachés à la charrue et à la conduite des  
bestiaux, et c'est pour cette raison qu'ils ne peuvent pas  
être d'authentiques artistes, lorsque comme ils sont  
sans lettres, il leur est impossible de s'appliquer à  
l'étude. Aussi ceux qui les ont fait un nom d'art cet art  
sont-ils indignes d'avoir la gloire attribuée au point de  
faire cas de cette espèce d'artistes, pour lequel mérite est  
un peu de pratique qu'ils ont acquise et de l'entier, et  
d'entendre dire si un tel n'est pas érogé, comment  
seroit-il un bon maître ? Cet ouvrage n'est pas  
composé en Italien, mais il n'en forme que les  
principes d'autant que nous l'ont déjà connu, il  
est peu utile.

Le manuscrit de Rusticus qui, comme je l'ai dit plus  
haut se trouve à Venise renferme quelques chapitres  
à la fin qui, quiconqu'il soit, sont en bon état. Son  
naufrageur d'un certain Martin de Boulogne. Cet  
effet on lit à la fin du chapitre 79. ces mots :  
Addition faite par Martin de Boulogne, sur  
le livre de Marioballicus. Ces additions rappellent tantôt  
en Italien et tantôt en Latin les additioines de que  
Rusticus lui-même a déjà proposées, et ce certain précepte  
pour faire des opérations magiques c'est à dire pour  
les brouiller ces art Siècles. Si au contraire, nous nous avions  
parlé plus haut, parle que ce Martin exercoit la  
m'decine dans le 15<sup>e</sup> Siècle.

Triste de Chypre, aïde de jésus auquel l'Antiquité  
attribue d'avoir composé un livre sur les maladies des  
boeufs et des chevaux, a la tête duquel on a mis une  
dissertation anatomique enrichie de figures. Cet ouvrage  
a été traduit du Latin en Italien en 1512. Suivant  
Notasius, il se conservait malheureusement dans la bibliothèque  
de l'Académie de Florence. Ce maître Martin est peut-être le même que  
le Maître Maurice cité plus haut.

On lit dans le même manuscrit un opuscule d'un certain Vérot de Catenosa, conte et chanoine de Bergame. Il est en latin. Voici comme il commence : Moi Vérot de Catenosa, conte et chanoine de Bergame, desirant pour la gloire de Dieu et bonté de mes ames recueillir sous certains titres et par ordre, intraitre sur les maladies des chevaux, et leurs divers curatifs d'après les opinions de quelques maréchaux anciens et modernes, je l'entreprends avec l'aide de Dieu.

Cet ouvrage contient quatre-vingt-neuf chapitres, quatre-vingt-deux médicaments qui sont : De l'emplâtre, des oignons et de l'empalme. Le nom ou plutôt le nomme sous lesquels il distingue certaines maladies. On tout a fait établi, qu'elles sont propres aux lieux où il étrivait. En voici quelques exemplaires. D'ors, la maladie qui affecte le cœur du cheval, il parle du Corbinum, de la Miratina, de la instagatura. Quelle sous ce maladie ? c'est ce que n'ont ignoré. Il parle des Carolus qui viennent entre la foisture du pied et l'osfer du tronc et de l'autre côté, maintes fois sont en dehors.

Comprend-t-on que l'auteur a voulu parler dans ce passage de la cause de la come. Il a quollé le Hippocrate grecien de notre temps ou écrit d'une manière. Si claire et si distincte, qu'il parle de la maladie de l'âne qui a lieu dans la partie supérieure du pied emportant de la chair et en des condens jusqu'au bas. La crête est plus grande qu'une ordinaire. Cette maladie affecte le pieds de l'âne, et quand l'animal marche il souffre beaucoup et saigne. Vérot lui a donné ce nom, qu'aucun n'a su sur l'opinion de Rumi lequel y sont très sujet. Quoi d'autre barbare et de plus difficile à comprendre que le mot Splen sous lequel l'auteur distingue plusieurs maladies du cheval. Malgré toutes ses recherches, j'en ai pas découvert maintenent d'où vient. D'autant qu'il nomme Splen de Bergame qui n'est pas à reconnoître quand le cheval n'a pas souffre. Ces maladies sont d'autant plus dangereuses que si l'on en enlève le cheval rapporte pas un grand remède. Le cheval meurt au bout, et au contraire si il est secouru à temps, il est guéri sur le champ.

C'est dans cette maladie à elle pris son nom. De l'ordre idiopathique ou sympathique de la rate. Le nom incomme Splen paroît bien par corruption. Son origine de Splen.

J'ai cru devoir faire précéder l'édition que  
j'offre au public de ces préliminaires, autant  
que ce n'est pas étrange au sujet,  
que lorsque j'ai écrit que les forces de la nature  
avaient obtenu la médecine des chevaux au bout  
d'assez longtemps, à en juger d'après le grand  
nombre d'auteurs qui ont écrit sur l'hippiatrique.  
Le plus curieux est le seul qui à cette époque ait dit quelque  
chose de ce sujet dans les champs; mais il a  
écrit tout entier dans l'arabe et dans l'espagnol. Je  
n'ignore pas qu'en France l'arabe que j'aurais,  
en 1379, fut écrit par un certain Jean de Brie qui  
compôs le livre *Sur les maladies des chevaux* et  
la matière de la *Loi des Soignors*, mais il n'est pas écrit dans  
mon plan de parler d'aucun qui n'appartienne  
pas à l'Italie, ou qui ne mentionne point de science  
à Dordogne aux chevaux; d'abord je ne que je ne  
suis nullement certain que ce soit. J'aurais  
pu être en l'ignorance que la matière étrangère, et  
c'est pour cela que la médecine des bœufs  
et moutons, et des autres animaux des champs, n'est  
entre tous un objet de mépris, car la Vétérinaire  
d'iprême est aussi étrangère à l'agriculture qui elle-même  
est en l'ignorance. Aussi combien il sera dans  
l'horreur celui qui croiroit pour avoir écrit l'histoire de la  
Vétérinaire d'après le différend système et les  
diverses hypothèses qui ont eu lieu au bout d'une sa  
meilleure humaine. L'art de la guerre et cet illustre  
tournoi auquel la noblesse s'adonnait presque  
toute entière fournit une forte impulsion à l'étude de  
l'hippiatrique. Cette science en effet enseignait le  
soin à donner aux animaux pour la bataille et  
les soins dans ces combats, ceux qui s'y appliquaient  
également dans cette profession autant que chez l'homme  
que d'hommes, les deux mobilisés plus puissants pour  
porter le homme à la bataille. D'après les *Scipion*,  
j'ai aussi passé sous silence d'autres opuscules  
d'italiens qui traitent il est vrai de la matière des  
soignons des chevaux, mais qui n'ont pas peu  
d'importance. J'ai vu dans la même édition les ouvrages  
de ces écrivains que l'académie de Florence regarde  
de hauts, comme de copies de la langue allemande  
en qui sont compris sous le Numéro 17. de l'  
manuel intitulé *bulgarie* de la bibliothèque de l'artillerie.

Combien elle a contribué à propager les arts et les  
 Sciences la célèbre invention de l'imprimerie. Dans l'honneur  
 le 15<sup>e</sup> siècle, aussi pour finir cette préface une partie  
 pourtant des auteurs qui nous plairont d'écrire. Les écrits  
 sur l'art Vétérinaire qui les premiers ont inspiré  
 ouvragé au jour, n'ont que peu qui aient recours aux  
 préceptes de votre auteur. Ainsi ces ouvrages sur l'imprimerie  
 sur l'osmose, sur l'expression et la méthode que  
 présente l'Espagnol Herrera et le Seigneur de  
 Bourgogne Alain. Dans l'ouvrage sur la maladie  
 des chevaux est très-précise, parmi que jugeant sage  
 que il est impossible de faire un bœuf sage des malades  
 curatifs sur le corps, à moins d'en conserver la disposition et  
 la structure, il l'a fait suivre de la disposition  
 anatomique du cheval qui en égard aux bœufs n'est  
 toute notre admiration, et fait le plus grand honneur  
 à notre Italie. Si nous devons un peu d'éloges à  
 Ruffus pour avoir le premier réussis et mis en  
 honneur dans le plaisir des animaux quelle louange  
 ne mérite pas l'estimateur de Bourgogne qui l'a  
 perfectionné. Ensuite aussi nous pourront nous glorifier  
 d'avoir avant toute autre auteur et enseigné la  
 Vétérinaire d'avoir écrit que le précepte de la médecine  
 humaine pourraient s'adapter à la guérison des  
 animaux, comme l'a démontré d'ancienne thèse le  
 célèbre médecin Sicilien et professeur de l'université  
 de Naples Jean-Philippe Pugnassier. Quel la  
 même Vétérinaire ne forme qu'une seule et même  
 science avec la médecine et l'homme le cheval plus  
 noble. Enfin nous pourrons nous glorifier d'avoir  
 toujours eu en honneur ceux qui cultivaient l'art  
 Vétérinaire, en entre autres ce Charles Patin François  
 d'Ennemis qui l'a mis de sa patrie devant un asile  
 honora ble aux plus de la république de Pouille, fut  
 aggregé aux meilleurs professeurs de l'université de  
 Paris, et qui dans sa première leçon de l'art  
 Scholastique 1582, posse en principe et démontre qu'un  
 médecin chirurgien pour l'art asile faire prodigies  
 aussi sur l'art aux animaux malades. Il est très  
 tout au encouragement d'ouvrir à l'art Vétérinaire  
 ou il engage quelques médecins à plus célébre  
 à base écrits et à nous donner de relations  
 exactes des principales maladies qui affectent cette  
 partie de la ferme. Mais en même temps nous  
 devons faire à notre honneur que vous avouez aujourd'hui  
 d'abandonner l'art Vétérinaire et pour le plus part la  
 imprimerie de nos pères, tandis que d'autres nations

entre autres la France, l'Allemagne, l'Angleterre et  
la Espagne ne sont occupées qu'à cultiver les  
progrès de la Santé, qu'elles prodiguent les  
bénéfices les hommages à ceux qui les cultiverent, et bala-  
nçoient leur encouragement par toutes sortes d'in-  
vitations à l'ordre. D'ordre de perfection. Cependant  
nous n'espérons pas, car si les Nations ont  
négligé jusqu'ici la Vétérinaire ce n'est pas faute d'en  
avoir l'opportunité, mais il nous manque de chou-  
veissance et d'encouragement pour progresser.

¶ Cet ouvrage merveilleux de Debébi, en fait à Claude  
Bourgelat qui en 1762, ouvrit à Lyon la première école  
Vétérinaire basée sur l'application certaine et à l'assur-  
on 1765. Il n'eut d'autre succès que de donner des  
habiletés.

¶ On doit dire cependant qu'il n'y a pas eu autrefois et  
ou qu'il n'y a plus en ce jour l'école Vétérinaire  
en France. C'est le collège Zoopatique qui a été établi  
à Paris en 1773, et à peu près dans le même tour à  
Turin et à Mantoue. Nous avons vu en Italie une  
école Vétérinaire à Boulogne en 1783, à Ferrare en 1786,  
à Modène et à Naples en 1791, à Rome en 1806, enfin  
à Milan en 1808, mais ces différentes écoles ont  
éprouvé plusieurs difficultés qui ont mis à leur  
réputation. Quoiqu'il en soit la Vétérinaire sera une  
science absolument inutile et ceux qui l'y appliquent  
pour l'enrichir beaucoup qui possèdent des  
compétences d'autre part d'un genre. Seront exposés à  
être trompés, tenu qu'ils devront pourvoir à se ren-  
seigner de conditions et de cultiver l'économie agricole.